45952 (3)

PUBLICATION
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

RAPPORT

SUR LE CONCOURS INSTITUÉ PAR M. GUÉRIN

Relativement aux croyances spirites à travers les âges

Lu par l'Auteur à la Société scientifique d'Études psychologiques, dans la séance solennelle du couronnement, le 26 octobre 1880.

« Si jamais concours eut sa haute raison d'être, c'est celui dont nous rendons compte aujourd'hui. Certes, les recherches de l'Art, de la Science et de l'Industrie, appliquées à l'augmentation du bien-être matériel, ont droit à tout notre intérêt et ne se verront jamais trop encouragées; mais combien les études philosophiques ne sont-elles pas plus excellentes, puisque, sciemment ou non, l'homme conforme l'ensemble de ses actes à la nature de ses croyances, et s'efforce d'harmoniser les lois sociales avec les principes moraux dont il admet l'autorité.

Le Christ a dit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais il se « nourrira de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Or, par ces mots significatifs, à quoi Jésus fit-il allusion? Evidemment aux enseignements lumineux de la nature, à l'ensemble des notions acquises par l'humanité, aux suggestions de la conscience, aux intuitions du cœur et de l'intelligence, autant d'éléments destinés à vivifier nos sentiments et nos pensées, de même que certaines substances, représentées par le pain, ont pour propriété de nourrir nos organes physiques.

Voilà donc, nettement indiquée, la double exigence de notre double nature : aliments pour l'âme, aliments pour le corps ; également indispensables, sous peine d'amoindrissement ou de destruction partielle de l'être. Ici, pourtant, faisons une réserve : le corps disparaît, l'esprit subsiste ; le progrès intellectuel et moral domine donc, comme importance finale, celui du monde matériel ; il le domine de toute la suprématie de l'éternel et de l'infini sur ce qui n'est que temporaire et limité.

Cependant, chose admirable ! l'ascension graduelle des âmes sur l'échelle du perfectionnement, entraîne solidairement celle de la nature terrestre ;

car, plus l'homme avance dans la voie du bien, plus il comprend l'étendue de sa responsabilité et la part d'efforts qu'il doit au développement de tous et de *tout*. Oui, de *tout*, puisqu'il est démontré que chaque élément est appelé à la vie consciente. Dans la plante qui mange, boit, respire et vit enfin ; dans l'animal souvent plus généreux, plus dévoué que son maître et dont l'intelligence a su s'imposer à nos vieux préjugés, le sage discerne des frères puînés qui, sous l'influx divin, s'acheminent lentement vers nos communes destinées à travers l'éternelle immensité.

Comme, de ces hauteurs méditatives, il embrasse avec amour l'ensemble des choses! Comme il se sent tenu, de par tout ce qui existe, d'apprendre toujours plus, de pratiquer toujours mieux la solidarité, loi de justice et d'amour qui réalise, pour les éléments primitifs, le glorieux épanouissement des êtres, nous révèle la marche harmonique de la création vers un but déterminé, et donne ainsi : à nos aspirations, une certitude; à nos douleurs, une consolation; à nos consciences, la lumière. Ces notions ne suffisent-elles pas amplement à constituer une morale sur laquelle se puisse édifier le Code rénovateur des peuples ?

En essayant de retracer ici, bien sommairement, du reste, le courant d'idées où se meut notre société, je ne pense point franchir les limites naturelles de mon sujet. Je crois devoir, au contraire, à propos de nos travaux, remonter à la pensée inspiratrice de ce Concours, en indiquant par quel enchaînement de principes la vraie morale, c'est-à-dire l'avenir, appartient au Spiritualisme dont les conclusions, fondées sur la méthode expérimentale, corroborent à la fois les lois de la nature et l'opinion des génies qui sont devenus les phares de ce monde.

De nos jours, où la soif, des jouissances faciles trouve dans le Matérialisme un prétexte pour s'assouvir, puisque, selon lui : « Quand on est mort, tout est mort, » nous ne devons perdre aucune occasion de démasquer le vide scientifique et moral qu'il prétend dissimuler sous des phrases devenues sonores, à force d'être creuses.

Pour le mettre aux abois, il suffit de lui demander :

1° Ce qu'il compte faire de la conscience humaine en l'absence de toute responsabilité ultérieure; quels mobiles il lui assignera?

2° Comment il s'y prendra pour moraliser les masses dont il limite à la tombe les horizons et les espérances?

Je ne veux au Matérialisme d'autres juges que ses propres réponses à ces deux questions.

— La conscience humaine, dit-il, doit trouver sa félicité dont l'accomplissement du Bien, pour le Bien lui-même.

— Très beau, mais difficile à réaliser; car, en affirmant le néant final, le Matérialisme supprime la conscience, seul critérium du Bien et du Mal, et

lui substitue la lutte pour la vie d'ici-bas.

A la seconde question posée, le Matérialisme se dit en mesure de prouver aux peuples que leur *intérêt* est de pratiquer le Bien.

O Logique! Tout à l'heure on voulait le Bien pour lui-même ; maintenant on invoque l'intérêt comme appoint... que dis-je ! comme raison déterminante! Mais, encore, à quand la conversion des masses? Probablement, au temps singulièrement problématique où l'on verra toujours, comme dans les mélodrames, la vertu récompensée et le vice puni. En tout cas, cette morale de savoir-faire inspire une confiance médiocre. Et dire que le Matérialisme n'a même pas l'espoir de l'inaugurer! La preuve, c'est que, dans ce moment, son petit système n'a plus de place pour le Bien ; ses écrivains les plus autorisés sont en train de l'écarter, comme une « hypothèse inutile, » et de le classer, à côté du génie, dans le riche catalogue des névroses.

Or, cela prétend être une école, une philosophie !

Pauvres gens qui vous réclamez de la matière et ne la connaissez même point ! Allez donc l'étudier près de William Crookes, l'illustre Anglais, chimiste et physicien de premier ordre ; il vous la révélera sous des aspects insoupçonnés jusqu'à nos jours ; mais, alors, elle vous apparaîtra si lumineuse dans sa subtilité que vous en serez aveuglés, et votre œil devenant impuissant à l'apprécier, vous la nierez en affirmant, selon votre formule, qu'elle ne tombe point sous vos sens. Prisonniers volontaires du cercle vicieux où vous vous enfermez, vous êtes logiquement condamnés à récuser même la matière, seul élément dont vous admettiez l'omnipotence.

Si forcément incomplet que soit ce court parallèle des deux courants qui se disputent aujourd'hui l'empire de l'opinion, il suffit pourtant à démontrer : d'une part, les vastitudes du Spiritualisme expérimental au point de vue moral et progressite, d'autre part, l'impasse ou s'accule fatalement la colossale sophistication de science et de principes qui, par une sorte de paradoxe, s'appelle le Matériali me, et l'impuissance de ce dernier à donner au Bien une raison d'être ni un but quelconques.

Cependant, la Société n'est possible qu'à la condition de se constituer sur le code moral qui forme le fond de la conscience universelle, et si nous voyons remettre toutes choses en question dans le monde social, c'est justement parce que ses principes fondamentaux, la vérité, la justice et la solidarité, y sont légalement violés. Aussi, devait-il nécessairement se produire une réaction dans tous les domaines de la vie. Nous y assistons aujourd'hui. Chaque iniquité prend une voix et proteste contre l'immense désordre qui résulte d'une antique et vaste coalition d'égoïsmes dirigeants. Les éléments humains, remis en mouvement par l'excès même du mal, cherchent leur véritable équilibre ; c'est le chaos génésiaque d'une nouvelle période civili-

satrice ; comme aux jours antiques, le souffle de Dieu s'y meut et le féconde; le Verbe a déjà prononcé le suprême : Fiat lux !

Oui, la lumière EST ! Voyez l'avenir s'esquisser dans ses effluves radieuses ; contemplez-y les peuples, possesseurs de la vérité ; sachant enfin que le MOI conscient et responsable échappe à la destruction de la forme ; que, selon une parole profonde, — de M. Charles Fauvety, — « L'homme se retrouve après sa mort, ce qu'il s'est fait pendant sa vie ; » disant avec Edgard Quinet : « Mourir pour renaître et progresser sans cesse !» puis calculez, s'il est possible, l'influence de ces conclusions sur la morale publique et privée, sur l'esprit initial des institutions futures !

Mais, pour propager ces enseignements rénovateurs, il faut, avant tout, prouver qu'ils émanent de la vérité.

En exigeant cette garantie, le chercheur est à la fois dans son droit et dans son devoir. Le temps des croyances imposées est bien passé. Eclairée par le flambeau du libre examen, la raison affranchie marche à la conquête de toutes les libertés. Donc, le Spiritualisme est tenu de confirmer par des faits l'autorité de ses conclusions. C'est ici que les phénomènes du Spiritisme apparaissent dans toute leur importance.

Ils couronnent de leurs rayonnements l'immense édifice de la pensée humaine. C'est par millions que se comptent leurs adeptes dont plusieurs, par leur génie, se sont acquis l'universelle admiration.

Pourtant, dès qu'on cherche à démontrer la réalité de ces preuves tant demandées, on se heurte : chez les simples, aux préjugés de l'ignorance ; chez les esprits cultivés, au scepticisme de l'orgueil, père légitime du parti-pris.

Les faits du Spiritisme qui, depuis plus de trente ans, sont venus confirmer et souvent devancer les plus sublimes découvertes de la science, témoins les bases d'observations qu'ils ont fournies à William Crookes, à Zöllner, à Wallace, à Flammarion, et à mille autres, ces faits, dis-je, sont en butte à des oppositions systématiques et passionnées, en vertu desquelles on se dispense de les examiner. Ils n'existent, dit-on, qu'à l'état d'hallucination chez les cerveaux malades ; car, assure-t-on avec sérieux, ils ne se sont jamais révélés aux savants, aux philosophes ; les manifestations d'outre-tombe proviennent donc : ou d'un charlatisme éhonté, ou d'un état pathologique bien connu des spécialistes de Charenton.

Quelque fragiles que soient ces assertions devant l'authenticité des faits, les adeptes du Spiritisme ont cru devoir ne pas leur laisser plus de prétexte pour subsister, que de raison pour se produire. Ce que veut la vérité, c'est le grand jour ; à ce point de vue, déjà, les phénomènes contestés ne pouvaient que gagner à subir une sérieuse investigation historique ; mais ils y trouvaient un second avantage : c'était, comme consécration de leur existence, la

mise en lumière d'une solidarité qui embrasse l'universalité des êtres, et devant les splendeurs de laquelle toute autre morale s'efface ainsi que s'évanouissent, au soleil levant, les flottantes brumes de la nuit.

Donc, le spiritisme était mûr pour une vulgarisation plus étendue, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les vulgarisateurs, aussi, se trouvaient prêts.

L'un des plus fervents apôtres du spiritisme, un membre de notre société, qui, noblement, consacre sa vie et sa fortune à l'expansion de la vérité; un frère, dont la munificence peut seule égaler la modestie, l'honorable Monsieur *Guérin*, domicilié à *Villeneuve de Rions* (Gironde), a fondé un prix de 3,000 fr. destiné à la meilleure étude sur l'histoire du Spiritisme dans l'humanité. Voici le texte de son programme :

« Recherchér quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays,
« les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philo-
« sophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications
« entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appe-
« lons la mort; sur le retour à de nouvelles existences, soit sur cette terre,
« soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le Comité de la Société scientifique d'Etudes psychologiques fut chargé d'organiser le concours et de décerner le prix à qui de droit.

Nanti de ce mandat, le Comité convoqua les sociétaires en assemblée générale et les initia aux intentions de Monsieur Guérin ; il fut statué sur certains détails consignés au procès-verbal de la séance; (26 février 1879.) puis, une Commission nommée par le Comité fut chargée des travaux d'examen et de compte-rendu pratiqués en pareil cas.

Neuf ouvrages destinés au concours étaient parvenus au siège social. Vu l'absence obligatoire de tout nom d'auteur, ils furent numérotés, au hasard, de 1 à 9.

Comme on l'a vu plus haut, la question posée était fort complexe. Pour la traiter à fond, sous toutes ses faces, et il eût fallu disposer de plusieurs années, posséder certains documents historiques infiniment rares, même dans les pays où ils existent, et de plus, écrits en des langues primitives à peu près ignorées de nos jours. Or, le Concours ouvert le 20 février 1879, fixait le terme des envois au 1er janvier 1880.

La Commission n'a donc jamais espéré trouver dans ces études, forcément rapides, des recherches aussi approfondies que pourrait les offrir un livre fait à loisir. Elle ne devait leur demander qu'un ensemble enchaîné de faits et de citations, émanant de sources autorisées et caractérisant, d'une manière logique, la marche et le développement des croyances spirites, à toutes les époques de l'Histoire et parmi les divers peuples de notre globle. En acceptant cette limite imposée par les circonstances, mais

qui bornait quelque peu son idéal, la commission se trouvait plus à l'aise pour juger, en quelque sorte *humainement*, les manuscrits qui lui étaient soumis. Ce travail, qu'elle n'eût pas cru si long, n'a pu se terminer que le 4 courant. Plusieurs de ces études contenaient 200-300 et même près de 400 pages, souvent d'une écriture fine, serréc, peu lisible, ce qui m'a rappelé les paroles d'une femme de beaucoup de sens : « Ecrire bien, disait-elle, est un égard dû au prochain. » Espérons qu'à l'avenir, MM. les auteurs auront quelque pitié des infortunés Commissaires forcés de lire et de commenter au moins deux mille pages, dans un délai relativement court. Ceci soit dit pour mémoire, et dans le seul but de réserver, comme il convient, le zèle de la Commission.

Les neuf mémoires qu'elle avait en mains étaient plus égaux d'intention que de mérite. Quelques-uns de MM. les Concurrents avaient mis en relief un sujet accessoire de leur propre fonds et perdu de vue le programme vers lequel, au contraire, tout devait converger. Donc, la Commission a dû, non sans un vif regret, écarter du concours plusieurs ouvrages d'une valeur réelle quant aux buts particuliers de leurs auteurs, mais qui, en regard des questions posées, ne présentaient pas suffisamment le caractère de rectitude qu'exige une compilation de cette nature.

Seuls, les numéros 4 et 7 furent presque unanimement désignés, comme pouvant se disputer la victoire en subissant la discussion.

Deux voix se sont élevées en faveur du numéro 6, travail considérable et très riche en documents ; mais ses incontestables qualités n'ont pu prévaloir contre la faiblesse de sa rédaction et surtout contre un fait trop apparent dans toute sa première partie ; c'est que ce livre *utilisé*, selon nous, pour le concours, avait probablement, dans l'origine, reçu une autre destination ; l'auteur y bat en brèche le Christianisme et le fait avec tant de vigueur et de persistance qu'il paraît en oublier le programme.

Revu dans sa forme littéraire, enchaîné plus méthodiquement, sous le double rapport de la démonstration et de la chronologie, ce livre constituerait une histoire générale des religions au point de vue anti-chrétien ; mais la question posée n'en dominait pas assez l'ensemble pour lui valoir le suffrage de la Commission.

Le numéro 9, a provoqué une mention de sympathie. Ici, en ma qualité de femme, j'ouvre une parenthèse.

Après la clôture de nos travaux, nous avons appris, confidentiellement, que le n° 9 était l'œuvre d'une dame exilée en 1848, et qui, dès lors, n'aurait pu retrouver en France la position qu'elle a su se créer à l'étranger. Comme étude historique, son opuscule est complètement nul puisqu'il n'en offre aucune trace ; mais, comme philosophie générale, il serait difficile de rêver quelque chose de plus vrai, de plus élevé, de plus pur. On sent, en

lisant ces belles pages, la justesse de cette parole de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Que sur la terre de l'exil, d'où cette noble victime nous envoie un rayon de son âme, l'effluve de nos sympathies aille la fortifier; merci à cette sœur dont la vie exemplaire prouve, une fois de plus, que la femme peut, également planer dans les hautes régions de la pensée et remplir consciencieusement ses plus humbles devoirs!...

Fermons la parenthèse et revenons à nos manuscrits.

Les nos 4 et 7 restaient en présence. A des titres différents, leurs qualités se balançaient. La Commission était perplexe : enfin, en vertu d'une clause déjà émise, et sanctionnée par un vote du comité, le 4 février 1879, il fut décidé qu'un prix partagé serait décerné à ces deux ouvrages; soit, selon l'intention du fondateur : 500 francs, versés à chaque lauréat ; plus, les 2,000 francs d'excédant devant être employés à l'impression des livres couronnés dont la première édition, réservée à la Société scientifique d'Etudes psychologiques, serait à la charge de cette dernière, si les dits 2,000 francs ne suffisaient pas à en couvrir les frais.

Le vote acquis sur toutes ces questions, on procède à la rupture des plis contenant les noms des deux élus : l'Auteur du no 4 est M. Rossi de Giustiniani, de Smyrne, où il professe la Philosophie.

Le numéro 7 est dû à la plume de M. E. Bonnemère, auteur des *Camisards*, des *Paysans*, du *Siècle de Louis XIV*, etc.. Félicitons fraternellement les deux vainqueurs et donnons un compte-rendu sommaire de leurs travaux, en commençant, à l'exemple de la Commission, par le chiffre le moins élevé : le numéro 4.

Si M. Rossi de Giustiniani débutait dans la carrière littéraire, nous ferions l'éloge de son style; mais ce témoignage devient oiseux quand il s'agit d'un écrivain déjà connu, bien que, en sa qualité d'étranger, M. Rossi de Giustiniani ait plus de mérite qu'un autre à bien écrire le français. Sa diction élégamment facile, décèle l'homme rompu à l'étude et prompt à trouver la juste expression de sa pensée. Son livre, qui n'est point volumineux, présente, dans un cadre sagement circonscrit, un ensemble imposant de citations dont la haute valeur fera, sans doute, réfléchir les lecteurs. Ce cadre aurait pu s'élargir vers les temps modernes ; l'Auteur le sait, car il exprime le regret d'avoir dû, faute de temps, borner étroitement ses recherches dans ce domaine, le plus fertile, peut être, le mieux qualifié, certainement, quant aux données de la Science en faveur du Spiritisme, et qui eût si généreusement récompensé l'explorateur, en lui prouvant que certains noms illustres, dont se pare audacieusement le Matérialisme, appartiennent, de droit, à la Philosophie spiritualiste.

Toutefois, cette lacune sera facile à combler : comme il s'agit d'une

simple addition, M. Rossi de Giustiniani l'opérera sans toucher à l'ordonnance claire et méthodique dont son livre emprunte un cachet saisissant d'énergie et de netteté. Ainsi, les citations d'un choix heureux, groupées par catégories, sans commentaires immédiats, sont d'un effet puissant.

L'esprit est subjugé par cette richesse d'affirmations tombant, sur un même point, des plus hautes sommités humaines. C'est ainsi qu'une très remarquable introduction intitulée : « Nature et origine de l'homme » établit péremptoirement, d'après des textes nombreux, que les Aristote, les Tertullien, les Spinosa, les Leibnitz et mille autres penseurs célèbres croyaient fermement au corps périsprital.

J'aurais désiré reproduire ici quelques paragraphes de cet intéressant travail ; mais le temps nous presse et, d'ailleurs, M. Rossi de Gustiniani possédant le rare talent de ne pas délayer sa pensée, tout se tient de si près dans son étude, qu'il est très difficile d'en détacher des fragments sans en affaiblir de beaucoup la portée.

En somme, l'auteur nous fait assister au majestueux défilé des croyances humaines dès l'origine des peuples ; il en indique les modifications successives et compile habilement, à travers ce vaste labyrinthe, dont il a su garder le fil, tous les renseignements dignes de confiance, que la brièveté du temps assigné au concours lui a permis de réunir. Il conclut comme au reste tous ses Concurrents, à l'existence des phénomènes et des pratiques spirites, dès les commencements du monde ; il croit, avec les philosophes de tous les âges et de tous les pays, à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux existences successives et progressives, à la solidarité universelle. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux dernières pages de son livre et cette conclusion, (1) à elle seule, est déjà significative de la part d'un homme qui a fouillé si profondément les archives de l'humanité.

Abordons maintenant le manuscrit nº 7, appartenant à M. Eugène Bonnemère. C'est une œuvre considérable, comme volume et comme histoire. L'auteur est un travailleur intrépide ; écrire une histoire quelconque semble n'être pour lui qu'un simple jeu. Privilége heureux, mais qui l'entraîne parfois au luxe du développement. C'est, du moins, le cas pour le livre qui nous occupe et dont M. Bonnemère, lui-même, croit devoir élaguer certaines parties, afin de lui donner une allure plus concise, une dialectique plus serrée.

Nous n'apprenons rien à l'Auteur en lui disant que son étude porte le double sceau de l'érudition et de la conscience. Pas un coin de la terre

(1) Avec un vif regret je dois renoncer à reproduire ici cette conclusion que vainement j'ai fait demander à l'imprimeur de M. Rossi de Giustiniani.

qu'il n'ait labouré de sa plume pour en extraire le passé, et le forcer d'apporter sa pierre au monument synthétique de la Philosophie future.

Chaque peuplade lui confie le secret de ses espérances extrà-terrestres ; chaque nation l'initie aux mystères de ses temples. A mesure que les faits et les révélations s'échelonnent sur ses pages, l'Ecrivain en déduit avec soin les conséquences morales et philosophiques, mais sans perdre de vue son programme vers lequel il marche d'un pas lent et sûr, tandis que son lecteur, montant avec lui, vers l'infini ou plongeant dans la pénombre de l'hypothèse, ou bien, encore, s'attardant pour cueillir une fleur... de Rhétorique, a parfois quelque peine à retrouver son chemin. Il est pourtant prévu ce chemin ; le programme l'a tracé nettement ; aussi, sauf les différences nées du caractère et du tempérament des écrivains, la marche générale de l'étude ne peut-elle guère s'écarter de la voie. Donc, au point de vue du fond, nous pourrions dire de ce 2e ouvrage ce que nous avons dit du premier; dans la forme, l'un des auteurs, M. Rossi de Guistiniani, est plus simplement historien, M. Bonnemère est plus poète et philosophe. Il en résulte que leurs travaux se prêtent un mutuel appui et se complètent réciproquement. Celui-là offrant des faits, consignant des affirmations, qu'il se borne à relier entre eux, résume, condense en quelque sorte, pour en faire un tout, saisissable au premier coup d'œil, tous les éléments positifs d'investigation qui, dans l'ouvrage de M. Bonnemère, tendent un peu à s'isoler les uns des autres par une grande richesse d'argumentation. Quant aux résultats des recherches ils sont les mêmes. Les preuves sont là, positivement en faveur du Spiritisme, soit chez M. Bonnemère soit chez M. Rossi de Giustiniani, avec cette variante, seulement, question tout individuelle, que les tendances du n° 7 sont éminemment chrétiennes. Mais relativement aux questions du programme, les réponses ne varient point, les constations historiques étant pareilles. L'espèce de révision à laquelle M. Bonnemère veut soumettre son travail me rend, aussi bien que le manque de temps, les citations difficiles ; cependant, au risque de tomber justement sur un passage destiné à disparaître, ce que je regretterais, je vais faire connaître l'un des nombreux paragraphes remarquables de ce remarquable livre. Les lignes suivantes se trouvent dans la conclusion.

« Nous n'avons rien à dire à ces êtres orgueilleux et vains dont tous les « sièges sont faits, dont tout le bagage d'idées est au grand complet, et dans « le cerveau étroit desquels il n'y a plus de place pour une vérité nouvelle, « qui viendrait les convaincre d'erreur et d'ignorance. Mais quel est aujour- « d'hui l'observateur de bonne foi qui osera nier les prodiges du magnétisme « et de l'extase, soit qu'ils soient provoqués, soit qu'ils se produisent spon- « tanément ? Qui donc, transformant des ignorants en médecins habiles, in- « faillibles quelquefois, donne aux extatiques des connaissances qu'ils n'eu-

« rent jamais? Ils paraissent endormis, leurs corps insensibles au bruit, au « mouvement, à la douleur, présentent presque l'image de la mort. Et cepen- « dant ils vivent, d'une vie bien supérieure à ce qu'elle est d'ordinaire, ils « voient sans yeux, entendent sans oreilles, savent ce qu'ils n'ont ja mais « appris. Victimes d'une sorte d'emparement involontaire, ils écrivent, do- « ciles ou révoltés, des choses qu'ils ne savent pas, qui ne sont pas dans leur « sentiment, qui parfois révoltent leurs croyances. Et de bonne foi, quand « on leur en fait la lecture, ils s'écrient : « Mais ce n'est pas moi qui ai écrit « ces choses-là ! »

« Ils les ont écrites, cependant, mais un autre qu'eux les a pensées. Com- « bien, même de ceux que nous comptons parmi les grands hommes, ont mal « employé leur vie, et, s'en repentent, et, après leur mort, ne sont pas « montés aussi haut qu'ils l'eussent pu faire? Comprenant enfin, mais trop « tard, la grande loi de solidarité qui nous relie tous les uns aux autres, ils « souffrent de n'avoir pas fait le bien qu'ils pouvaient accomplir. Leurs en- « fants et leurs frères seraient plus heureux, s'ils eussent donné une autre « direction à leur génie, le monde eut marché un plus grand pas à leur suite, « et, à leur future réincarnation, ils vivraient au milieu d'une société meil- « lenre et plus avancée. Mais, pour réparer leur faute, ils n'ont plus d'or- « ganes au service de leurs généreuses pensées. Ils viennent alors, sublimes « consolateurs, choisissent parmi nous quelques sensitifs dont le fluide peut « se combiner avec le leur, dont l'esprit, naïf et simple, peut accepter ce « qu'ils lui veulent dicter, dont le cœur aspire au progrès, mais ne peut le « réaliser; ils s'emparent de l'un de ceux-là, substituant pour un moment « leur propre personnalité à la leur, et réparant ainsi en partie les péchés « d'omission qu'ils doivent expier. »

Donc, en vertu de recherches spéciales, poursuivies en des pays divers par des Penseurs capables et conscencieux qui ne communiquaient point entre eux, il est maintenant établi que, dans tous les temps, dans tous les lieux, les hommes primitifs comme les hommes civilisés, ont cru à l'existence des Esprits, à leurs communications réelles avec ce monde et même aux vies successives par la réincarnation. Pour les philosophes et les savants les plus illustres, le corps périsprital est réputé devoir exister et pouvoir se manifester, d'une manière sensible, aux vivants de la terre : mille faits historiques dignes de foi viennent corroborer cette assertion.

Le Mosaïsme, lui-même, seule religion qui passe pour ne point enseigner l'immortalité de l'âme, l'admettait si bien, implicitement, qu'il défendait l'évocation des morts sous des peines très-sévères. On s'y livrait donc en Israël, et même avec succès, puisque Saül put trouver un médium pour évoquer l'Esprit du prophète Samuel, expérience qui lui réussit, certainement, au delà de ses désirs.

Nous n'ignorons point que certains savants, s'arrogeant le pouvoir, vraiment surnaturel celui-là, de juger ce qu'ils refusent d'examiner, ont inventé les choses les plus amusantes pour battre en brèche le Spiritisme. Ce dernier ne s'en porte pas plus mal. Il demeure inébranlable sur ses bases, parce que ces bases sont des faits, tandis que ces messieurs, tout de blanc cravatés, pataugent dans le ridicule, entre le muscle craqueur et la névrose, entre l'anesthésie hystérique et la théorie des coïncidences, pour *expliquer* des phénomènes qu'ils ont longtemps *niés*. C'est un progrès, et d'autant plus en notre faveur, que nous lui devons une révélation dont se passeraient bien ces importants personnages ; c'est qu'après s'être trompés eux-mêmes en niant, ils trompent maintenant les autres en expliquant ; car ils attribuent à ces manifestations, devenues évidentes pour plusieurs d'entre eux, des causes mille fois plus inadmissibles que les plus grandes étrangetés du Spiritisme.

Au surplus, tous les efforts de ces messieurs ne sauraient anéantir l'Histoire ; or, si nous devons récuser son témoignage, il n'y a plus de raison pour croire à l'existence des discours de Cicéron, à l'héroïque suicide de Lucrèce, à mille faits enfin, qui sont de notoriété universelle et qui se présentent à nous exactement sous la même sanction que ceux du Spiritisme observés à travers les âges. Pourquoi cela serait-il vrai et non point ceci ? De quel droit infirmer les témoignages de Socrate, de Platon, de Plutarque, etc., lorsqu'il s'agit des Esprits, quand sur tout autre point, leur parole fait autorité ? il est vrai que, pour le pygmée matérialiste, tous ces géants de la pensée sont des névrotiques !...

Est-on bien sûr, cependant, que cette épithète soit aussi injurieuse qu'elle prétend l'être !

Certains journalistes qui esssayent de la lancer à la face du génie, comme l'enfant jette une pierre aux étoiles, se montrent vexés quand, tombant d'accord avec le sens apparent de ce mot, on leur dit, croyant les flatter : « Je ne vous taxerai pas de névrose, vous êtes dans la bonne moyenne. » Serait-ce que ces messieurs ne dédaigneraient point la névrose dont furent atteints Corneille, Shakespeare, Molière, Lamartine, et dont Victor Hugo est encore *victime* ?

Quoiqu'il en soit, rompons, enfin, avec la vieille routine, en n'accordant pas un brevet d'infaillibilité scientifique à des gens qui s'arrogent le droit d'insulte, et qui s'intitulent *savants,* parce qu'ils se sont approprié ce qu'ils ont pu d'une connaissance à l'acquisition complète de laquelle ne suffirait pas une vie entière. On l'a déjà dit : « Il n'y a pas de savants dans le sens absolu de ce terme ; il y a des chercheurs. » Or, qu'ils approfondissent les mystères de la chimie ou ceux du spiritualisme expérimen-

tal, ils se valent mutuellement sous le ciel de Dieu. Honneur, donc, au Fondateur de ce concours, le vénéré Monsieur Guérin, qui, en provoquant une effusion de lumières sur un point si controversé, contribue puissamment à placer le Spiritisme dans sa véritable sphère, lui fait prendre rang parmi les sciences philosophiques d'où sortira la société nouvelle. Honneur aux pionniers vaillants de la noble Vérité : à ceux dont les veilles silencieuses sondent les âges disparus pour en faire jaillir le soleil par excellence : l'instruction !

Puisse, avec la permission divine, se lever bientôt sur ce monde encore obscur, le jour prédestiné où la vie et la mort révéleront pleinement ce qu'elles sont ; éclairés, alors, sur nos destinées immortelles, aidés par nos frères invisibles, mais présents et solidaires, nous travaillerons tous, la main dans la main, à notre propre transformation morale qui sera la rénovation de notre globe et son ascension parmi les demeures universelles !

Sophie Rosen (Mme Dufaure).

Paris, 26 octobre 1880.
